

1. Votre roman dresse le portrait d'un monde masculin âpre et la scène inaugurale de *Ce n'est pas un fleuve* en est probablement la démonstration la plus concrète. Pourquoi écrivez-vous sur cet univers d'hommes ?

Il y a une scène de mon enfance qui se répète dans ma mémoire : mon père part au petit matin à la pêche avec ses amis, il revient deux, trois jours plus tard, sans poissons et avec la gueule de bois. Qu'est-ce qu'ils faisaient pendant ces journées loin de la maison sans femme et sans enfants ? De quoi parlaient-ils ? Ils parlaient ? Ces journées où mon père était un homme qui allait pêcher avec ses copains, des hommes qui ne venaient jamais chez nous, cette parenthèse dans sa vie d'homme marié, ce rituel évidemment masculin m'intriguait énormément. Ce n'était pas quelque chose que j'allais découvrir quand je serais plus grande car j'étais une femme et les femmes ne vont pas à la pêche. J'avais écrit un très court récit (que j'ai dû aller chercher dans mon ancien blog désormais obsolète) qui parlait déjà de ces sorties de pêche. Je pense que je n'écris que sur des choses qui m'ont fascinée quand j'avais six ans.

Dans cette source qu'est l'univers masculin dans ma littérature, se reflète le monde entier. Parfois ce paysage s'enfonce dans l'obscurité, dans les tourbillons d'eau. Parfois il est touché par les réverbérations de la lumière sur la surface.

2. Quels sont les auteurs qui vous ont influencée dans votre rapport avec la nature ?

Je suis née près des grands fleuves tropicaux. Les grands écrivains de cette région sont des poètes : Juan L. Ortiz, Beatriz Vallejos, Arnaldo Calveyra, Madariaga... Il existe une communion intime entre leur écriture et la nature, entre le paysage et tout ce qui y habite : les personnes, les animaux, les arbres. Et il y a aussi un chanteur, Ramón Ayala, « el mensú » (le « journalier »), qui chante également le fleuve et la forêt. Pendant que j'écrivais *Ce n'est pas un fleuve*, je les sentais tous sur moi, derrière moi, devant moi comme des voix venues du futur. Je les sentais en moi, comme dans ce poème de Juan L. qui dit : « Le fleuve coulait en moi avec ses branchages. / J'étais un fleuve quand la nuit tombait, / et les arbres soupiraient en moi, / et le sentier et les herbes s'éteignaient en moi. / Un fleuve me traversait, un fleuve me traversait ! »